



CHARMAINE
WILKERSON

LES PARTS
OUBLIÉES

POURQUOI FUIR
LE PARADIS ?

"Un premier roman virevoltant,
au pouvoir hypnotique." *L'OBS*

Adapté par
OPRAH WINFREY

Les parts oubliées

CHARMAINE WILKERSON

Les parts oubliées

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Chartres



TITRE ORIGINAL
Black Cake

ÉDITEUR ORIGINAL
Ballantine Books

© Charmaine Wilkerson, 2022

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Libella, Paris, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents, à tous les quatre

PROLOGUE

Avant

1965

Il aurait dû savoir que ça en arriverait là. Il aurait dû s'en douter le jour où sa femme, cette *hak gwai*, avait quitté la maison. Ou celui où il avait vu sa fille nager dans la baie alors qu'une tempête menaçait. Ou quand ses parents l'avaient traîné sur cette île avant de changer de nom. Au bord de l'eau à présent, il observait les vagues se briser contre les rochers et attendait que le corps de sa fille s'échoue sur la plage.

Un officier de police lui fit signe. C'était une jeune femme. Il n'avait jamais vu de femme policière. Elle tenait dans ses mains un vêtement blanc, la robe de mariée de sa fille, maculée de gâteau noir et de glaçage lilas. Elle avait dû renverser le gâteau sur elle au moment où elle avait bondi de sa chaise. Il se souvenait d'un bruit d'assiettes qui s'entrechoquent, de verres qui se fracassent, d'un cri. Quand il s'était retourné vers sa fille, elle avait disparu et ses chaussures en satin gisaient éparpillées sur la pelouse, comme de minuscules bateaux chavirés.

PREMIÈRE PARTIE

De nos jours

2018

Elle est là.

Byron entend les portes de l'ascenseur s'ouvrir et, dans un premier élan, il se précipite vers sa sœur pour l'embrasser. Pourtant, quand Benny se penche vers lui, Byron la repousse avant de se tourner vers la porte du bureau de l'avocat. Il sent Benny poser sa main sur son bras et se dégage de son emprise. Sa sœur reste plantée là, bouche bée. De quel droit dirait-elle *quoi que ce soit* ? Voilà huit ans que Byron n'a pas vu Benny. Et, à présent, leur mère est partie pour de bon.

À quoi s'attendait Benny ? Elle a transformé une dispute familiale en guerre froide. Peu important tous ses discours sur l'exclusion, la discrimination, sur tout et n'importe quoi. D'après Byron, quel que soit le problème rencontré, il y a toujours quelqu'un quelque part qui peut comprendre. Par ailleurs, les temps changent. Il est même récemment tombé sur une étude consacrée aux gens comme Benny.

Les gens comme Benny.

L'étude expliquait que, pour les gens comme elle, le parcours peut être bien solitaire. Ce n'est pas pour autant que Byron compte montrer la moindre sympathie, oh non. Benedetta Bennett a renoncé à ce privilège il y a longtemps, quand elle a tourné le dos à sa famille, et ce même si elle affirme le contraire. Au moins, cette fois-ci, elle est venue. Six ans auparavant, Byron et sa mère étaient assis sur un banc d'église dans le comté de LA, devant le cercueil du père, à attendre que Benny se manifeste, mais Benny n'était jamais arrivée. Byron pensait avoir aperçu sa sœur au cimetière peu après, à l'arrière d'une voiture. Elle sera là dans une minute, avait-il songé. Et pourtant non, pas de Benny. Plus tard, elle avait envoyé un SMS : *Je suis désolée*. Ensuite, silence radio. Pendant des mois. Des années.

Au fil du temps, rien n'était moins sûr que Benny ait été là ce jour-là, ou même que Byron ait eu une sœur.

Qu'il y ait eu un jour une petite fille rondette aux cheveux ondulés le suivant partout dans la maison.

Qu'elle l'ait un jour encouragé lors des compétitions nationales.

Qu'il ait un jour entendu sa voix traverser l'auditorium quand il avait soutenu sa thèse.

Qu'il y ait eu un jour où il n'ait pas eu ce sentiment d'être orphelin et en colère.

Benny

L'avocat de sa mère ouvre la porte et Benny regarde derrière lui, s'attendant plus ou moins à voir sa mère assise dans la pièce. Mais il n'y a plus que Benny et son frère, désormais, et Byron refuse de la regarder.

L'avocat leur parle d'un message laissé par leur mère, mais Benny ne parvient pas à se concentrer. Elle observe Byron, les mèches de gris dans ses cheveux qui n'étaient pas là avant. Pourquoi l'a-t-il repoussée ? Il a quarante-cinq ans, pas dix. Pendant toutes ces années, son frère ne l'a jamais poussée, ne l'a jamais frappée, pas même quand elle était petite et avait tendance à lui sauter dessus et à le mordre comme un chiot.

Son premier souvenir de Byron : ils sont assis sur le canapé, elle est calée sous le bras de son frère qui lui lit une histoire d'aventure. Ses pieds à lui touchent déjà le sol. Byron s'interrompt pour passer sa main dans les cheveux

de Benny, tirer sur ses lobes d'oreilles, lui pincer le nez, la chatouiller jusqu'à ce qu'elle s'étouffe de rire, jusqu'à ce qu'elle pense mourir de bonheur.

Le message

Leur mère leur a laissé un message, explique l'avocat, Mr Mitch. Il s'adresse à Benny et Byron comme s'il les connaissait depuis toujours. Pourtant, Byron pense ne l'avoir rencontré qu'une seule fois, lorsque sa mère a eu besoin d'aide pour se déplacer à la suite de son accident l'hiver dernier, accident qui, selon son ami Cable, n'en était pas un. Byron avait accompagné sa mère au cabinet de Mr Mitch, puis était ressorti l'attendre dans la voiture. Alors qu'il observait des gamins faire du skateboard sur les larges et impeccables trottoirs bordant des magasins chic, un officier de police était venu frapper contre sa vitre.

Ce genre de choses arrivait si souvent à Byron, même à l'âge adulte, qu'il en oubliait parfois d'être stressé. La plupart du temps, quand un officier de police s'approchait de lui ou lui demandait de s'arrêter, il se réfugiait dans ce temps suspendu entre deux battements de cœur, là où il pouvait entendre son sang

pulser dans son corps, pareil à une cascade d'eau charriant des siècles d'histoire et menaçant de fendre le sol sur lequel il se tenait. Ses recherches, ses ouvrages, sa popularité sur les réseaux sociaux, ses conférences, les bourses qu'il voulait financer, tout ça pouvait disparaître en une seule seconde d'incompréhension.

Ce n'est que plus tard, après que le policier eut ouvert le coffre de sa voiture et fut revenu avec un exemplaire du dernier livre de Byron (*Pouvait-il avoir un autographe ?*), que Byron se rendit compte qu'un homme assis seul au volant de sa voiture à regarder des préados faire du skateboard pouvait à juste titre susciter de la suspicion – quelle que soit sa couleur de peau. Oui, ça se comprenait ; parfois, ça n'avait rien à voir avec le fait qu'il était un homme noir. La plupart du temps, si.

— Je préfère vous mettre en garde, leur dit Mr Mitch à ce moment-là. À propos de votre mère. Il faut que vous soyez prêts.

Prêts ?

Prêts à quoi ? Leur mère est déjà morte.

Sa mère. Ma.

Il ne voit pas ce qui pourrait y changer grand-chose.

B & B

Il y a une boîte d'archives pleine étiquetée *Succession d'Eleanor Bennett*. Mr Mitch en tire une enveloppe marron sur laquelle figure l'écriture de leur mère et la dépose sur le bureau devant Byron. Benny déplace sa chaise pour se rapprocher de son frère, puis se penche en avant. Byron retire sa main, mais laisse le dossier là où Benny peut le voir. Leur mère a adressé l'enveloppe à B & B, le surnom qu'elle aimait utiliser chaque fois qu'elle écrivait ou parlait à ses deux enfants en même temps.

Des mots pour B & B étaient souvent aimantés sur le frigo. *B & B, il y a du riz et des petits pois sur la gazinière. B & B, j'espère que vous avez laissé vos chaussures pleines de sable devant la porte. B & B, j'adore mes nouvelles boucles d'oreilles, merci !*

Ma les appelait Byron et Benny uniquement quand elle parlait à l'un d'entre eux, et elle n'appelait Benny « Benedetta » que lorsqu'elle était contrariée.

*Benedetta, c'est quoi ce bulletin scolaire ?
Benedetta, ne parle pas à ton père sur ce ton.
Benedetta, il faut que je te parle.*

Benedetta, s'il te plaît, rentre à la maison.

Leur mère a rédigé une lettre, précise Mr Mitch, mais l'essentiel de son message d'adieu se trouve sur un fichier audio qu'elle a enregistré pendant près de huit heures, sur une période de quatre jours.

— Allez-y, reprend Mr Mitch en désignant le paquet du menton.

Byron ouvre l'enveloppe et la secoue pour en faire tomber le contenu : une clé USB et un mot écrit à la main. Il le lit à voix haute. C'est Ma tout craché.

B & B, il y a un petit gâteau noir dans le congélateur pour vous. Ne le jetez pas.

Un gâteau noir. Byron se surprend à sourire. Leurs parents se découpaient un morceau du gâteau chaque année à leur anniversaire de mariage. Ce n'était pas le gâteau de mariage d'origine, disaient-ils. Leur mère en cuisinait un nouveau tous les cinq ans environ, plus petit, et le mettait au congélateur. Pour autant, insistait-elle, vu la quantité de rhum et de porto utilisée, n'importe quel gâteau noir aurait facilement tenu toute la durée de leur mariage.

Je veux que vous vous asseyiez ensemble et que vous partagiez ce gâteau. Vous saurez quand le moment sera venu.

Benny pose sa main sur sa bouche.

Je vous aime, Ma.

Benny se met à pleurer.

Benny

Cela fait des années que Benny n'a pas pleuré. Du moins, jusqu'à la semaine précédente, quand elle a été licenciée de son travail à New York. Au début, elle pensait que son patron était fâché parce qu'il l'avait vue utiliser son smartphone tout en prenant des appels de clients. C'était interdit par le règlement, mais elle avait un message de sa mère. Quatre mots qu'elle n'arrivait pas à se sortir de la tête.

En réalité, le message patientait sur son répondeur depuis près d'un mois, mais à cet instant précis, en observant son smartphone, Benny s'était demandé quoi faire. Elle n'avait pas vraiment parlé à sa mère depuis des années. Il fallait être sacrément culottée pour ne pas parler à sa mère pendant aussi longtemps, pensait Benny. Pour ne pas soutenir sa fille quand elle en avait le plus besoin, aussi.

Durant ces années, Benny avait trouvé plus facile de ne pas se manifester, de ne pas répondre aux rares messages en provenance de

la maison, de se motiver à passer chaque fête et chaque anniversaire loin de sa famille, de se dire que c'était une façon de prendre soin d'elle. Dans ses moments de faiblesse, elle branchait le vieux cadre photo numérique qu'elle gardait sous une pile de carnets à dessin dans un tiroir de son bureau et contemplait les visages souriants qui défilaient sur l'écran, l'un après l'autre, et dont elle pensait qu'ils feraient toujours partie de sa vie.

L'une des photos préférées de Benny la montrait avec Byron et leur père, les bras entrecroisés et tous les trois bien habillés. Ce devait être pour une collecte de fonds, un hommage quelconque ou une réunion d'avocats où son père montait souvent au pupitre. La ressemblance entre eux était frappante, même aux yeux de Benny, qui pourtant l'avait toujours su. Et, d'après l'éclat identique qui brillait dans leurs yeux, on pouvait deviner qui avait pris la photo. Sa mère.

Le patron de Benny avait haussé la voix.

— Ce n'est pas pour ça qu'on te paie, avait-il dit.

Benny avait glissé son téléphone dans la poche de son cardigan.

— Ton travail consiste à lire ce qui est écrit sur le fichu script. Pas à faire des commentaires sur la durée de vie des appareils électroniques !

Ah, c'était pour ça. Pas pour le téléphone.

Le temps que Benny comprenne de quoi parlait son chef, elle était renvoyée.

Elle avait encore les yeux secs en sortant du centre de télémarketing avec les quelques objets

personnels qu'elle avait installés à son poste de travail : une tasse à café craquelée et tachée, et une plante à fleurs effrangées. Benny n'aurait pas su dire de quel type de plante il s'agissait, mais elle ne l'avait jamais déçue. Rien ne la perturbait, ni le manque d'eau, ni l'éclairage fluorescent, ni l'air chargé d'odeurs de plastique des bureaux, ni même les paroles acerbes de son patron. De temps en temps, elle soulevait les petites tiges de la plante du bout des doigts et nettoyait les feuilles avec un chiffon humide. C'était tout.

Il avait fallu quinze minutes à Benny pour se rendre compte qu'elle était montée dans le mauvais bus. Elle était descendue à l'arrêt suivant et s'était retrouvée devant un vieux café décoré de fausses guirlandes en sapin et de gros nœuds en faux velours sur les portes. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il existe encore de tels endroits à New York. En voyant les lettres blanches « imitation givre » sur la vitre qui épelaient « Joyeuses Fêtes », en pensant au fait qu'une autre année s'était écoulée sans qu'elle ait son café à elle (ce serait beaucoup moins kitsch), en apercevant le jeune père qui se penchait en avant pour boutonner le blouson couleur lilas de son enfant et lui glisser les cheveux dans sa capuche couleur lilas, Benny avait éclaté en sanglots. Elle n'avait jamais aimé le lilas.

L'enregistrement

Mr Mitch insère dans son ordinateur la clé USB qui contient les enregistrements d'Eleanor Bennett. Les enfants d'Eleanor se penchent en avant lorsqu'ils entendent sa voix. Mr Mitch, qui s'efforce de garder un air placide, prend une grande et longue inspiration. Il doit rester professionnel. Les familles ont besoin que leurs avocats soient stoïques.

B & B, Mr Mitch m'enregistre. Ma main tremble souvent et j'ai beaucoup de choses à dire. Je voulais vous parler de vive voix, mais je ne suis pas sûre de vous revoir ensemble.

Benny et Byron s'agitent sur leurs chaises.

Vous êtes têtus, mais vous êtes de bons enfants.

Alors qu'il fixe le calepin posé sur son bureau, Mr Mitch sent l'atmosphère de la pièce changer. Des dos se raidissent, des épaules remontent.

B & B, promettez-moi d'essayer de vous entendre. Vous ne pouvez pas vous permettre de rester chacun dans votre coin.

Benny se lève. *Et voilà.* Mr Mitch interrompt l'enregistrement.

— Je n'ai pas besoin d'entendre ça, déclare Benny.

Mr Mitch hoche la tête. Marque une pause.

— C'est ce que voulait votre mère, dit-il.

— Vous ne pouvez pas m'en faire une copie ? demande Benny. Je l'écouterai à New York.

— Votre mère a expressément demandé que vous écoutiez ça ensemble, du début à la fin, en ma présence. Pour autant, on n'est pas obligé de rester dans le bureau. Si vous préférez, on s'arrête là et j'apporte l'enregistrement chez votre mère plus tard.

— Non, répond Byron. Je veux faire ça maintenant.

Benny fusille Byron du regard, mais il l'ignore.

— Votre mère a bien précisé que nous devions écouter l'enregistrement ensemble, poursuit Mr Mitch. Je serai ravi de reprendre lorsque vous serez tous les deux disponibles.

Il ouvre un agenda sur son bureau.

— Je peux passer à la maison en fin d'après-midi ou demain matin.

— Je ne vois pas ce que ça va changer pour Ma, de toute manière, souligne Benny.

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, elle observe Mr Mitch sans ciller, mais sa voix tremble quand elle dit « Ma ».

— Pour votre mère, non, mais pour vous et votre frère, oui, répond Mr Mitch. Il y a des choses que votre mère voulait que vous

entendiez au plus tôt, des choses que vous devez savoir.

Benny incline la tête en avant, reste immobile pendant une bonne minute, puis soupire.

— Plutôt cet après-midi, décide-t-elle. Je repars tout de suite après l'enterrement.

Benny regarde Byron encore une fois, mais son frère a les yeux rivés sur le bureau. Elle sort de la pièce sans dire au revoir, sa coiffure afro aux reflets blonds rebondissant alors qu'elle traverse la salle d'attente à grands pas et pénètre dans le couloir sombre.

Mr Mitch entend la sonnerie de l'ascenseur dans le hall ; Byron se lève.

— Eh bien, à tout à l'heure, alors, dit Byron. Merci.

Mr Mitch s'apprête à lui serrer la main. Le téléphone de Byron vibre. Lorsqu'il parvient à la porte, il a déjà le portable accroché à l'oreille. Il a dû y avoir un temps, pense Mr Mitch, où Byron était un simple gamin, jouant sur la plage, et aurait préféré plaquer un coquillage sur son oreille plutôt qu'un téléphone.

— Mon fils est payé pour écouter la mer, vous imaginez ? avait dit Eleanor à Mr Mitch, un jour, à l'époque où son mari Bert était encore en vie et où ils s'étaient croisés à une réunion d'avocats.

— C'est un vrai travail ! avait ajouté Bert.

Ils en avaient ri tous les deux. Eleanor et Bert étaient comme ça, ils savaient être drôles ensemble.

Quand tout sera terminé, peut-être que Mr Mitch pourra discuter avec Byron de son

dernier projet, la cartographie du plancher océanique, auquel contribue l'institut pour lequel il travaille. Les océans sont un défi, pense Mr Mitch. Et la vie d'une personne, comment la cartographier ? Les frontières que les gens érigent entre eux et les autres. Les cicatrices laissées sur les parois du cœur. Qu'est-ce que Byron aura à en dire, quand sa sœur et lui auront entendu le message de leur mère ?

Le retour à la maison

Benny pénètre dans la maison de sa mère par la porte de derrière. Dans la cuisine, elle tend l'oreille. Elle entend la voix de Ma, entend son propre rire, perçoit une odeur de clou de girofle dans l'air, mais elle ne voit qu'un torchon plié sur une chaise, deux boîtes de médicaments posées sur le plan de travail. Aucun signe de Byron. Elle se rend dans le salon. Même à cette heure de la journée, la lumière est chatoyante. Le fauteuil de son père est toujours là, le tissu bleu est usé aux endroits où Bert Bennett s'asseyait. La dernière fois que Benny l'avait vu, il s'était levé de ce fauteuil et lui avait tourné le dos pour quitter la pièce.

Difficile à croire que huit ans s'étaient écoulés depuis.

Benny était en train d'essayer de leur expliquer. Malgré un terrible sentiment de gêne, elle s'était assise à côté de son père. Après tout, qui a envie de parler de sexe à ses parents ? Évidemment, il ne s'agissait pas que de sexe,

c'était bien là tout le problème. Benny n'avait cessé de repousser cette conversation et elle en avait payé le prix. Le prix fort.

Benny se souvient d'avoir passé sa main sur le canapé en velours ce jour-là, d'avoir murmuré un compliment. Pendant toutes les années où Benny et Byron avaient grandi dans la maison, et même après, il avait été recouvert d'une protection en plastique. C'était la première fois que Benny voyait le canapé comme ça. Il était fascinant au toucher, elle avait du mal à concevoir qu'il puisse être à la fois doux et rugueux.

— Nous nous sommes réveillés un matin et nous nous sommes rendu compte que nous n'étions pas éternels, lui avait expliqué sa mère en effleurant le tissu. Il est temps que nous en profitions.

Benny avait souri et caressé l'endroit où elle s'asseyait d'habitude comme si c'était une peluche. Le canapé était toujours aussi laid, avec son revêtement couleur cuivre qui scintillait à la lumière, mais la sensation du velours sous ses doigts l'avait aidée à se calmer au moment où son père avait élevé la voix.

Quand elle était petite, Ma et Pa lui avaient certifié qu'elle pouvait devenir ce qu'elle voulait. Cependant, une fois leur petite fille devenue jeune femme, ils commencèrent à dire des choses comme « On a fait des sacrifices pour que tu aies ce qu'il y a de mieux ». Ce qu'il y avait de mieux pour qui ? Pas nécessairement pour Benny. Pire : apparemment, ce qu'elle était, ce n'était pas non plus ce qu'il y avait

de mieux. Abandonner une bourse dans une université prestigieuse, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. Suivre des cours de cuisine et d'art, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. Enchaîner les emplois précaires dans l'espoir d'ouvrir un café, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. La vie amoureuse de Benny. Ça, par-dessus tout, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux.

Benny se dirige vers le sofa et s'assied à côté du fauteuil inoccupé de son père. Elle pose une main sur l'accoudoir, se penche, respire le tissu en tweed, à la recherche d'un reste de la brillante pour les cheveux que son père utilisait, un truc vert, démodé, tellement nocif que ça aurait pu faire démarrer un pick-up. Benny donnerait cher pour que ses parents soient de nouveau là, assis dans leurs fauteuils préférés, et peu importe s'ils ont encore du mal à la comprendre.

Benny sourit alors qu'un autre souvenir lui revient. Sa mère, perchée sur l'accoudoir du canapé, qui regarde MTV avec Benny et ses amies adolescentes, et Benny qui prie pour que sa mère se rappelle qu'elle a des choses d'adulte à faire et disparaisse. Ma lui avait toujours paru différente des autres mères. Très athlétique, douée en maths et, oui, fan de clips vidéo. Son intérêt général pour la musique était d'ailleurs un truc que Benny, à treize ans, trouvait affreusement embarrassant. Ma semblait toujours faire les choses à sa façon. Sauf quand cela concernait le père de Benny.

Le téléphone de Benny bipe. C'est Steve, qui a laissé un message vocal. Il a appris la nouvelle. Je suis désolé, dit-il, bien qu'il n'ait jamais rencontré sa mère. Peut-être peuvent-ils se voir, quand Benny sera revenue sur la côte Est ? La voix de Steve est douce, grave, et Benny ressent ce frémissement familier le long de ses jambes, comme chaque fois qu'il l'appelle.

Benny et Steve. Pendant des années, ils se sont quittés, retrouvés. À chaque rupture, Benny se promet que ce sera la dernière. Elle ne le contacte jamais. Mais à un moment donné, quand il appelle, elle décroche. Elle ne peut pas s'en empêcher, il la fait rire, et elle accepte de le revoir.

Le rire de Steve, la voix de Steve, les mains de Steve. C'est grâce à cela que Benny a pu se sortir de son marasme après sa rupture avec Joanie. Elle avait suivi Joanie jusqu'en Arizona, bien que jamais Joanie ne lui ait laissé espérer une réconciliation. Quelques mois plus tard, alors qu'elle fixait ses bottes dans la section Livres musicaux d'une librairie de Midtown, Steve s'était approché d'elle.

Steve avait agité les doigts devant son visage. Elle avait redressé la tête : un bel homme au large sourire, les sourcils dressés, avait désigné ses écouteurs, puis la console à laquelle elle était branchée. Benny avait souri et hoché la tête. Steve avait branché son casque dans le jack voisinant le sien et, dès les premières notes, avait hoché la tête et souri discrètement.

Quand ils étaient sortis dans la rue boueuse, Benny avait pensé : peut-être que toutes ces

choses que Joanie avait vues en elle étaient bien là, et peut-être que quelqu'un d'autre pouvait les voir aussi. Il lui faudrait du temps avant de s'apercevoir qu'avec Steve, son nouvel amant amateur de musique et de voile, elle se sentirait autant désirée que menacée.

Byron

Il y a des choses à gérer, des conversations à mener, Byron le sait, mais il n'a pas envie de parler à sa sœur en cet instant. Pour l'enterrement, tout est organisé. Byron s'en est occupé alors que Benny prenait l'avion pour la Californie ; le reste peut attendre. Assis sur le porche de sa maison, un foulard autour du cou, Byron contemple les vagues. Il compte rester là aussi longtemps que possible avant de retourner chez sa mère.

Après une si longue absence, Benny est enfin de retour ; cependant, ce n'est pas du soulagement qu'il ressent, c'est de la rancœur. Si les choses s'étaient déroulées différemment, elle aurait pu être là, à côté de lui, en train de dessiner dans un de ses carnets à croquis. Il a encore ce dessin marrant qu'elle a fait de lui tombant de sa planche de surf. L'amertume de Byron l'a même empêché de parler à Benny de la maladie de leur mère – et après, il était trop tard. Il avait eu l'intention de l'appeler,

vraiment. Il savait que sa mère n'en avait plus pour longtemps. Seulement, il ne pensait pas que ça irait si vite.

Vendredi dernier, en entrant dans la maison, il avait compris tout de suite, avant même de traverser la cuisine. Sa mère était morte. Il l'avait trouvée dans le couloir. Il était tout à fait possible, avait affirmé le médecin plus tard, pour une personne de mourir de façon aussi soudaine. Surtout une personne dont le corps luttait déjà contre un mal terrible. Ma était encore capable de se lever seule, de se laver le visage, de se servir un verre d'eau, malgré les tremblements de ses mains, d'allumer la télé ou de mettre de la musique, mais en général cela lui demandait un tel effort qu'elle allait ensuite s'allonger.

Alors qu'il calait la tête et les épaules de sa mère dans ses bras, qu'il posait son visage contre sa poitrine, Byron avait pensé à Benny. Comment allait-il lui annoncer ça ? Savoir que Benny allait éprouver cette même perte avait redoublé son chagrin. Au début, il n'avait pas été en mesure de prononcer les mots.

« Benny, Benny », voilà tout ce qu'il était parvenu à dire lorsqu'elle avait décroché. Byron s'était interrompu, la gorge nouée. Il entendait du bruit dans le fond. De la musique, des bavardages, des assiettes. Des bruits de restaurant. Et Benny, qui répétait : « Byron ? Byron ? »

— Benny, je...

Elle avait déjà compris.

— Oh, non, Byron !

Byron avait raccroché et pensé alors aux autres coups de fil qu'il lui faudrait passer, à

tout ce qu'il fallait mettre en place. Tout était remonté à la surface : la perte de sa mère, les souvenirs de la mort de son père, les années et les kilomètres entre Benny et eux, et la rancœur qu'il ressentait à l'égard de sa sœur.

Bordel, Benny.

À présent, il arrive devant la maison de sa mère et aperçoit une voiture de location dans l'allée.

Benny.

Byron entre par la porte de la cuisine, retire ses chaussures et se tient immobile, en chaussettes, à l'écoute. Le silence lui répond. Il traverse le couloir, jette un œil dans le jardin par la fenêtre, puis passe la tête dans l'ancienne chambre de Benny. Pas de Benny.

Évidemment.

Il continue vers la chambre de ses parents. Elle est là, allongée au milieu du lit, enroulée dans une couette comme un énorme rouleau de printemps, et ronfle légèrement. Elle faisait ça quand elle était petite, elle sautait sur le lit entre Ma et Pa, retirait la couverture à Pa et s'y enroulait. *Un rouleau Benny !* hurlait leur père à chaque fois, comme si elle ne faisait pas ça tous les dimanches matin. Benny pouvait faire rire tout le monde, procurer à chacun une sensation de légèreté. Cela faisait longtemps que ce n'était plus le cas.

De nouveau, ce sentiment. Cette méchanceté. Byron a envie de se précipiter sur Benny et de la réveiller ; l'instant d'après, la tristesse l'envahit. Son téléphone vibre. Une notification. Mr Mitch est en route.

Mr Mitch

Lorsque l'avocat arrive à la maison, Benedetta lui serre la main et lui prend sa veste. Byron sort de la cuisine avec du café et des biscuits, et débranche le téléphone fixe de sa mère. Les enfants d'Eleanor ne se parlent toujours pas, mais sa fille lui semble moins à cran. Mr Mitch est sans cesse frappé par la ressemblance des enfants d'Eleanor avec leur père. L'un est couleur acajou, l'autre paille humide, mais les deux ont à présent des airs de petits enfants têtus, avec leurs belles têtes bien droites et leurs lèvres pincées.

Benedetta replie sa longue silhouette sur le canapé et serre un coussin contre elle. Oui, comme un enfant. Il ne s'attendait pas à ça de la part d'une femme si impériale. Byron, assis, se penche en avant, cale ses coudes sur ses genoux. Mr Mitch ouvre son ordinateur portable et le fichier audio. Ils n'ont vraiment pas la moindre idée de ce qui les attend. Ils pensent que le monde tourne autour d'eux. Il appuie sur Play.

Byron

Le son de la voix de sa mère le fend en deux.

B & B, mes enfants.

Le son de sa voix.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir raconté ça avant. Ce n'était pas pareil quand j'avais votre âge. Les choses étaient différentes pour les femmes, surtout celles qui venaient des îles.

Les parents de Byron disaient toujours « les îles » comme s'il n'y avait qu'elles sur la planète. On compte cependant environ deux mille îles, auxquelles il faut ajouter tous les autres morceaux de terre entourés de mers et autres étendues d'eau.

Byron entend sa mère reprendre son souffle et il serre les poings. *B & B, je voulais m'asseoir avec vous et tout vous expliquer, mais je n'ai plus assez de temps et je ne peux pas partir sans vous révéler comment tout ça est arrivé.*

— Tout « ça » quoi ? demande Benny.

Mr Mitch appuie sur une touche de son clavier, interrompt l'enregistrement.

Byron secoue la tête. Il ne leur est jamais rien arrivé, rien du tout. Ce qui, pour une famille noire en Amérique, est très significatif. Avant la mort de leurs parents, le seul drame familial datait du jour où Benny avait fait peur à Ma et Pa en voulant à tout prix leur détailler sa vie amoureuse. Pourquoi n'avait-elle pas simplement invité sa petite amie à la maison et laissé cette idée s'installer dans la tête de leurs parents ? Si elle était plus tard sortie avec un homme, elle aurait pu leur expliquer ce revirement. Une révélation en deux étapes. Ça, leurs parents auraient pu comprendre. Ils s'y seraient faits, au bout d'un temps.

Mais non, Benny était Benny. Toujours en quête d'attention, d'approbation, depuis l'université. Elle n'était plus la petite sœur facile d'avant. La nouvelle Benny ne laissait pas de place au dialogue. Soit on était avec elle, soit on était contre elle. Si Byron s'était comporté de la sorte, s'il s'était braqué au moindre désaccord, au moindre accueil glacial, à la moindre injustice, où serait-il maintenant ?

Cela dit, Byron ne peut pas se plaindre. Il adore son travail, il est né pour être spécialiste des océans. Il est d'ailleurs très compétent, même s'il n'a pas été retenu au poste de directeur de l'institut. De toute manière, grâce à ses apparitions publiques, ses livres, ses missions de conseil sur des tournages, il est mieux payé que s'il avait été nommé directeur. Il gagne près de trois fois plus, mais il préfère que cette information reste entre lui et le fisc.

Byron n'avait pas eu l'intention d'être le spécialiste afro-américain des océans chéri des réseaux sociaux, mais il compte exploiter le filon jusqu'au bout. Il vient de proposer de nouveau sa candidature au poste de directeur, même s'il sait que son collègue Marc espère être nommé.

Il y a de grandes chances, pense Byron, pour que les administrateurs lui ressortent les mêmes arguments. Que le centre a besoin que Byron joue un rôle d'ambassadeur, à l'extérieur, qu'il attire beaucoup l'attention sur l'institut et ses missions, qu'il leur permet de récolter des fonds et leur confère plus de prestige lors des rencontres internationales que s'il se cantonnait à un poste de direction.

La dernière fois, Byron avait affiché son plus beau sourire d'employé modèle et affirmé qu'il pourrait faire encore plus, que ce soit sur un plan managérial ou opérationnel. Il était sorti de cette discussion désagréable en roulant quelque peu des mécaniques, pour leur montrer qu'il acceptait leur décision sans sourciller.

Nouvelle tentative. Si l'institut refuse de lui accorder plus de responsabilités au niveau opérationnel, il trouvera d'autres moyens d'accroître son influence. C'était Byron qu'on avait appelé sur les plateaux télé pour parler d'un volcan sous-marin en Indonésie. Byron à qui on avait demandé un discours à la réunion de Stockholm. Byron qui avait été démarché par les Japonais pour leur projet de cartographie des fonds marins. Il avait été photographié avec deux présidents et récemment érigé en parfait

exemple du *rêve américain* par celui actuellement en poste. À peu près au même moment, sa petite amie lui avait dit qu'il était imbu de lui-même et l'avait quitté.

— Ce n'est pas le genre d'exemple que je veux pour mes enfants, avait déclaré Lynette ce dernier soir.

C'était la phrase la plus cruelle qu'une femme pouvait sortir à un homme. Il ne savait même pas que Lynette voulait des enfants.

Lynette ne comprenait pas. Si on est invité à la Maison-Blanche, on y va, peu importe qui est assis dans le Bureau ovale. C'était une occasion de plus de défendre la cause à laquelle il croyait. De protester contre les restrictions budgétaires dans la recherche, d'exiger un meilleur enseignement des sciences pour tous. C'était une occasion de plus pour un homme noir de s'asseoir à la même table que ceux qui prennent les décisions, et pas d'être en train d'éviter les coups. Ni de se retrouver, pour la énième fois, face à une porte fermée.

Mais Lynette ne voyait pas ça du même œil. Elle ne comprenait pas ce qu'il devait endurer pour être vu et entendu dans ce bas monde. Sa mère, elle, oui.

« Qu'es-tu prêt à faire ? » lui avait-elle un jour demandé lorsqu'il lui avait raconté avoir subi des critiques de la part de quelques gars de son lycée. « Est-ce que tu as fait quelque chose qu'il ne fallait pas, Byron ? Crois-tu être une mauvaise personne parce que tu as eu une note parfaite à ce test ? Parce qu'on a reconnu la valeur de ton travail ? Vas-tu te laisser atteindre

par le regard et l'opinion d'un autre ? Penses-tu que ces garçons sont vraiment tes amis ? »

Les yeux de sa mère brillaient de cette lueur qui surgissait d'habitude uniquement quand elle regardait la mer.

« Donc : qu'es-tu prêt à faire ? » avait-elle dit.
« De qui es-tu prêt à te défaire ? »

Pour autant, Byron n'avait pas eu l'intention de se défaire de Lynette. Si cela n'avait tenu qu'à lui, elle serait toujours là. Mais elle avait pris une décision et Byron n'était pas du genre à supplier. Ça non plus, Lynette ne comprenait pas. Ce que Byron s'interdisait de faire.

La manière dont les choses avaient évolué avec Lynette était étrange. Byron ne fréquentait pas les femmes avec qui il travaillait. Pendant des années, il était parvenu à respecter cette règle. Bon nombre de types qu'il connaissait ne se souciaient pas de ce genre de choses, mais, relations professionnelles et problèmes de harcèlement mis à part, il n'aimait tout simplement pas s'engager sur ce terrain-là. Et oui, il lui arrivait de se sentir très seul.

Tout ce temps passé à faire des calculs, à participer à des réunions, à écrire des articles et, les premières années, à cartographier les fonds marins pendant des semaines sur des bateaux. Puis, plus tard, les livres et les apparitions publiques. Les salons d'aéroport et les chambres d'hôtel. Comment un homme comme lui pouvait-il avoir une relation qui irait au-delà de la première nuit ?

Cable, le conseiller en toutes choses auto-proclamé de Byron, ne jurait que par les sites

de rencontre. C'était par ce biais qu'il avait rencontré sa femme. Cable avait eu de la chance. Byron, lui, n'avait pas le temps de passer en revue tous les profils et d'organiser des rencontres avec toutes ces personnes. Byron croisait de nouvelles personnes en permanence, là n'était pas la question.

Puis était arrivée Lynette.

— Pardon, dit à présent Benny, et l'attention de Byron se braque sur la pièce. Pardon, Mr Mitch, continue-t-elle en agitant une main, on peut reprendre.

Mr Mitch lance l'enregistrement.

Mes enfants, je dois vous parler de votre famille, je dois vous parler de là d'où on vient, de la façon dont j'ai vraiment rencontré votre père. Je dois vous parler de votre sœur.

Byron et Benny se regardent, bouche bée.

B & B, je sais, c'est un terrible choc. Soyez patients, je vais tout vous expliquer.

Byron et Benny se tournent vers Mr Mitch et articulent en même temps le même mot.

Sœur ?

La sœur

Notre sœur ? Qu'est-ce que cela signifie ? Que lui est-il arrivé ? Benny et Byron parlent en même temps, posent la même question de manière différente, mais veulent savoir la même chose, à savoir : *Comment c'est possible ?*

Mr Mitch secoue la tête. Il insiste pour que Benny et Byron écoutent l'intégralité de l'enregistrement d'abord, comme le souhaitait leur mère. Il désigne son ordinateur portable du menton. Benny observe le visage de Byron, ses grands yeux sombres, si semblables à ceux de leur père, si semblables aux siens, et repense à tous ces moments avec son frère. Quand ils couraient tous les deux sur la plage, quand ils se faisaient des grimaces pendant les repas, quand il l'aidait à faire ses devoirs de maths, exercice par exercice. Pendant tout ce temps, ils avaient eu une sœur ?

Comment est-il possible qu'ils ne soient pas au courant ? Les parents de Benny ont toujours été mariés et le père de Benny lui avait dit un

jour que Ma et lui avaient espéré avoir d'autres enfants, mais il n'y avait eu que Byron, au début. Des années plus tard, Benny était arrivée, à leur plus grande surprise. Elle les avait ravis avec son petit corps dodu et son drôle de sourire.

— On a vu tout de suite que tu avais le sourire de ta mère, comme ton frère, lui avait dit son père en lui pinçant le menton.

La seule chose qu'elle n'avait pas héritée de son père, c'était sa bouche. Et sa peau pâle.

Benny avait toujours pensé que ses parents étaient faits l'un pour l'autre. Ils avaient beaucoup de choses en commun : ils venaient des Antilles, étaient tous deux orphelins et avaient émigré chacun de leur côté en Grande-Bretagne avant de venir ensemble vivre aux États-Unis. De toute manière, quelle importance, ils avaient toujours affirmé avoir eu un coup de foudre, et certaines personnes finissent forcément par se rencontrer.

— Ta mère m'a trouvé tellement beau, plaisantait son père, qu'elle s'est évanouie sur-le-champ.

Tout le monde avait entendu son récit. Un jour, à Londres, Bert Bennett avait vu Eleanor Douglas s'effondrer dans la rue et il avait volé à son secours – et le reste, c'est de l'histoire ancienne. Parfois, quand son père racontait ce moment, il se penchait vers Ma et collait son nez contre le sien. Un bisou sur le nez. Y a-t-il encore des gens qui tombent amoureux comme ça ? Sans hésitation ? Sans peur ? Ou est-ce que tout le monde était comme Benny ?

Et tous les parents cachent-ils de tels secrets à leurs enfants ?

Avant

B & B, je sais, je vous dois des explications. Mais, pour que vous compreniez bien, je dois commencer par le début. Ce n'est pas seulement l'histoire de votre sœur. D'autres personnes y jouent un rôle. S'il vous plaît, soyez patients. Il nous faut revenir sur l'île et démarrer le récit cinquante ans plus tôt. La première chose qu'il faut savoir, c'est qu'il existait une fille prénommée Covey.

Covey est née dans une ville en bordure de mer, une étendue bleue, profonde et agitée qui virait au turquoise aux abords du littoral. Plus Covey grandissait, plus il était difficile pour elle de se tenir loin de l'eau. Quand elle était petite, son père la hissait sur ses épaules dans la piscine et la lançait là où elle n'avait pas pied. Mais c'est sa mère qui lui a appris à chevaucher les vagues, et c'est ça qui a décidé de son destin.

Sans doute avez-vous en tête ces belles plages des Caraïbes où les eaux sont calmes et si claires qu'on peut voir les poissons nager. Elles existent,

mais là où Covey a grandi, c'était réservé au surf – si vous manquiez de prudence, les vagues pouvaient facilement vous emporter. La plage préférée de sa mère était de celles-là. Ce n'était pas un endroit pour une enfant, affirmait le père de Covey, mais sa mère l'y emmenait quand même. C'est ainsi que Covey est devenue forte. Et elle a eu bien besoin de cette force lorsque tout s'est écroulé.

Covey

Il y avait toujours quelque chose dans ce moment, dans ce bruit, qui les faisait rire.

Ce raclement métallique des bouches qu'on ouvre...

C'étaient les jours préférés de Covey. Quand elle rentrait de l'école et pouvait retirer ses sandales pour rester dans la cuisine avec les adultes, qui écoutaient du calypso et du rockabilly à la radio. Les odeurs leur montaient à la tête tandis que les deux femmes ouvraient les bouches de fruits imbibés de rhum et de porto. La brise épaisse se mélangeait à l'air salé et s'infiltrait entre les persiennes pour leur rafraîchir la nuque. Les murmures, les éclats de rire.

La mère de Covey et Pearl, la domestique, vendaient des gâteaux. C'était une petite affaire, certes, mais très populaire. La plupart des couples étaient en concubinage, comme les parents de Covey, mais, les unions formelles étant plus respectées, il y avait toujours quelqu'un de fortuné pour organiser un mariage. À cette occasion, un

gâteau noir était indispensable. C'est là qu'intervenaient Mummy et Pearl.

Mummy riait toujours quand elle faisait un gâteau noir. Par ailleurs, il y avait toujours un moment où elle ne pouvait plus résister à l'appel de la musique provenant de la radio.

— Venez, Pearl, disait-elle, mais Pearl n'aimait pas danser.

Pearl lui adressait un sourire bouche fermée et hochait la tête en rythme avec la musique pendant que Mummy brandissait une spatule recouverte de pâte en l'air et marquait le rythme. Elle faisait un pas vers Covey, un pas en arrière, sautait et attrapait la main de sa fille. *Cuh-vee, Cuh-vee, Cuh-vee*, chantait-elle. Elle entraînait Covey dans une sorte de twist – l'air autour d'elle sentait le sucre en poudre, le beurre et la graisse pour les cheveux – et elles tournoyaient en direction de la salle à manger et du salon.

Pearl aimait prendre des airs avec Mummy.

— Miss Mathilda, disait-elle d'un ton qui lui donnait plus l'air de réprimander Covey que de s'adresser à son employeur, ces *gato* ne vont pas se *fê* tout seuls, vous savez ?

Il y eut un temps, quand Covey était petite, où Mummy dansait avec Pa dans le jardin. C'étaient les soirs sans électricité. Ils disposaient des bougies dans des bocaux le long du patio. Mummy se collait à Pa et passait ses mains dans son dos. À un moment donné, ils attrapaient chacun la main de Covey et dansaient avec elle. Parfois, Pa prenait Covey dans

ses bras et la basculait en arrière, comme ceci, comme cela, et Mummy riait.

Les mois avant sa disparition, Mummy riait peu. Son visage se figeait dès que le père de Covey passait par là. Covey n'avait pas l'âge de comprendre, elle ne saurait la vérité que des années plus tard. Tout comme elle ne comprendrait que bien plus tard pourquoi les lèvres de sa mère sur sa joue au milieu de la nuit pesaient tant.

Dans son sommeil, Covey perçut un bisou. Puis un autre bisou. Puis une main lui caressa les cheveux. Un soupçon de parfum à la rose et l'odeur salée de la transpiration de sa mère. Soudain, le jour était levé, on était dimanche matin. Sa mère avait dû la laisser faire la grasse matinée. Elle attendit. Pas de maman. Elle sortit de son lit et se rendit dans la cuisine. Pas de Mummy.

Douze heures plus tard, pas de Mummy. Pearl avait fait à dîner, comme d'habitude. Pa était rentré ivre à la maison, comme d'habitude.

Deux jours plus tard, pas de Mummy. La police vint chez eux, les officiers hochaient la tête pendant que Pa parlait. Oui, dirent-ils, ils allaient voir ce qu'ils pouvaient faire.

Une semaine plus tard, Pa prit la main de Covey dans la sienne et essuya les larmes de son visage. Il lui dit que sa mère serait bientôt là. Pa était plus éméché que d'habitude. Pearl serra Covey très fort dans ses bras.

Un mois passa, pas de Mummy.

Un an.

Cinq ans.

Pa passait de plus en plus de temps aux combats de coqs. Covey avait vu la bouteille qu'il gardait derrière un carton dans un de ses magasins. Pearl serrait toujours Covey dans ses bras en partant. La jeune fille se réveillait toujours au milieu de la nuit, humant l'air à la recherche d'une odeur de rose et de sel.

Lin

Il fallut six ans à Johnny « Lin » Lyncook pour accepter que sa femme ne reviendrait pas à la maison, pas même pour leur fille. Assis dans le jardin avec une bouteille de bière, il observait un lézard gober des insectes invisibles à l'œil nu et pensait à la dure lutte que ça avait été de se maintenir à flot, avec ou sans Mathilda. Cela avait toujours été difficile pour Lin, et pour ses parents avant lui, et pour tous ceux qui avaient traversé les océans aux générations précédentes.

Son *ba* aimait raconter à ses fils comment ses compatriotes avaient su tirer le meilleur d'un début pourtant humiliant aux Amériques. En 1854, leur disait-il, certains des hommes travaillant sur le canal du Panama tombèrent malades au point de vomir une bile noire. Leurs yeux devinrent jaunes. Bon nombre des travailleurs chinois qui avaient été embauchés pour construire la voie de chemin de fer exigèrent d'être envoyés dans un endroit plus

sûr. Certains atterrirent sur cette île. Affaiblis par la maladie et des années de dur labeur, peu d'entre eux survécurent. L'un de ceux qui s'en sortirent ouvrit ensuite un commerce de gros, créant un précédent qui encouragea d'autres immigrants chinois à faire pareil.

Vint ensuite la famille Lin. Un nouveau siècle, un monde de possibilités. Du moins l'espéraient-ils. Le père de Lin quitta Guangzhou avec un contrat de cuisinier et, quelque part en chemin, ses papiers le désignèrent comme « Lyncook ». Il termina son contrat, fit venir sa femme et leur jeune fils, Jian, qui s'appellerait bientôt Johnny, et rejoignit les rangs des propriétaires de magasins du coin. Lorsqu'il ouvrit enfin son premier commerce, il cloua un panneau au-dessus de l'entrée : Lin's Dry Goods & Sundries, et les gens se mirent à l'appeler Mr Lin et son fils aîné Lin, tout simplement. Plus tard, il y aurait un autre magasin et d'autres fils aux prénoms anglais. Mais la route se révéla bien difficile.

Du poisson. Voilà tout ce qu'ils avaient à manger la plupart du temps, quand Lin était encore enfant. La mère de Lin cuisinait un bouillon avec une tête de poisson et le servait avec un morceau d'oignon vert et du piment écossais pendant aussi longtemps qu'elle le pouvait. Ce ne fut que bien des années plus tard que Lin se rendit compte que les autres familles de l'île faisaient leur bouillon avec de la chair de poisson, des bananes vertes et parfois même des crevettes. À ce moment-là, ses parents disposaient d'un peu plus de moyens.



14150

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 21 juillet 2024*

Dépôt légal juillet 2024
EAN 9782290398173
OTP L21EPLN003617-619789

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion